

Michel Bousseyroux

Ce qui fait tirer la langue *

J'ai une pensée pour Pierre Bruno, avec qui, hier encore, je réinventais la psychanalyse et la vie. Je n'oublie pas son inestimable essai sur la passion d'Antonin Artaud, qui en 1947 à Rodez se sortit de son exécution du Père-Mère en s'inventant un corps grâce à sa poésie sans parenté.

Un texte théoriquement énorme...

Qu'enseigne la psychanalyse ? Saison 5. Cinq ans d'affilée la même question, ouh là quelle obstination ! Oui, il faut une fichue dose d'obstination, une vraie ténacité pour vouloir dire *CE* qu'enseigne la psychanalyse. Elle enseigne ce qui n'est pas matière d'enseignement, le réel. Non seulement la psychanalyse traite de l'impossible qu'est le réel, mais elle le traite, elle en propose, elle en effectue le traitement. Cet impossible, Lacan a voulu le traiter par *ce qui est seul à pouvoir s'enseigner, le mathème*, qui est *ce qui du mathématisable ne se formule qu'en impasses* et qui passe par la topologie, soit l'analyse des lieux bizarroïdes que les parlants habitent, ces grottes du langage que sont le cross-cap encore appelé la mitre et la bouteille de Klein dont le dedans est son dehors.

Aujourd'hui, je vais vous reparler d'un texte énorme, intitulé « L'étourdit », dont la lecture me fait encore tirer la langue, comme d'autres devant une difficulté froncent les sourcils ou se mordent les lèvres, et dans lequel Lacan explique que l'analyse, à condition que l'interprétation y opère *une certaine coupure*, peut *modifier* la structure du fantasme, tout simplement. On y lit des énormités comme : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Énormité d'un « n'y a pas » qui nous fait ânonner « hi ! han ! appât ¹ ». Ça appâte que dalle. *Macache. Wallou.* Ce *wallou*, que Lacan tire du puits sans fond où le dire de Freud prend de source le dit de l'inconscient, fait que – je vais le

* [↑](#) Séance du séminaire *Qu'enseigne la psychanalyse ? (Saison 5)*, à Toulouse le 20 décembre 2025.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 27.

dire avec Georges Bataille chez qui, ne l'oublions pas, Lacan est allé chercher « ce à quoi l'explication se dérobe » : l'Impossible –, ce *wallou*, dis-je, fait que *l'érotisme prête à rire et à l'effolement*, ce que Bertolucci dans son *Dernier tango à Paris* et Oshima dans son *Empire des sens* ont porté au bout du bout.

... ancré dans la pratique

« L'Étourdit » est un texte d'une incroyable hypercomplexité théorique et qui n'est pas moins ancré dans la pratique clinique de Lacan. Lacan le dit, au tout début du texte : il l'a écrit à l'occasion des cinquante ans de la création, en 1922 dans l'hôpital Sainte-Anne par Édouard Toulouse, de l'hôpital Henri-Rousselle, qui fut le premier service libre de psychiatrie en France. Lacan y fut accueilli par le professeur Georges Daumézon pour y « passer la présentation ² ». Lacan le dit comme on dit passer le grand oral. Il ne vous aura pas échappé que cette façon de dire fait penser à la passe. Cela indiquerait que Lacan considérerait que sa présentation, qu'il passait tous les vendredis à Sainte-Anne, était une passe, dont au demeurant il a dit qu'elle doit être, comme la mer, toujours recommencée, une passe dont il estimait avoir à se faire le passeur, comme passeur de la logopathie du malade, pour autant que comme tout un chacun (et le fou plus que le névrosé) il pût du langage, langage dont Lacan dira que c'est un parasite et même un chancre, pathognomonique de la malédiction sur le sexe. Lacan y revient à la fin de « L'Étourdit », où il écrit : « Je salue Henri-Rousselle dont je n'oublie pas qu'il m'offre lieu à, ce jeu du dire au dit, en faire démonstration clinique. » Rien de moins que cela. Lacan n'oublie pas de saluer Henri-Rousselle, le nom du service ouvert de Sainte-Anne qui lui a offert, chaque vendredi, d'octobre à juin, à l'amphithéâtre Magnan, durant cinquante ans, du 4 novembre 1929 au 10 octobre 1980, lieu à « faire démonstration clinique » du « jeu du dire au dit ». Et de conclure par cette dernière phrase : « Où ai-je mieux fait sentir qu'à l'impossible à dire se mesure le réel – dans la pratique ? » La présentation de malade est donc bien pour Lacan le lieu à faire le mieux sentir que le réel se mesure dans la pratique à l'impossible à dire. Quant à l'impossible à écrire le rapport sexuel, c'est une autre affaire, qui découle de ce que Lacan appelle, dans le séminaire ... *Ou pire*, « la connerie » de la fonction phallique.

2. [↑](#) J. Lacan, « L'Étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449.

La jouissance c'est du morse

Car il y a un Lacan qui, avec ses mathèmes de la sexuation, tire la langue à « la connerie ³ », comme il dit, dans quoi on entre quand on approche de la fonction essentielle du langage, qui est de remplir tout ce qui laisse béant qu'il ne puisse y avoir de rapport sexuel. L'enfant tire la langue à qui veut lui faire gober des conneries. Démocrite, paraît-il, tirait la langue à la connerie du réel, pour qu'on en rie. J'y reviendrai. On se souvient d'Einstein, lui qui a très tôt tiré la langue à l'apprentissage de la parole (il n'a parlé qu'à quatre ans, mais s'est largement rattrapé après pour nous en démontrer), qui à son soixante-douzième anniversaire, le 14 mars 1951, tire ostensiblement la langue aux paparazzis qu'il exècre. Einstein était un décoincé de l'hypoglosse (le nerf moteur de la langue) ! Le photographe Arthur Sasse eut le réflexe de déclencher son appareil – d'où la photo cultissime. Einstein en achètera neuf tirages pour en envoyer à ses amis.

Lacan aussi, à son soixante et onzième anniversaire, le 13 avril 1972, avait bien des raisons de tirer la langue. Il avait demandé en 1970 à Félix Guattari, un lacano-marxiste de son école, de lui écrire pour sa revue *Scilicet* un article sur Deleuze. Ce texte n'y paraîtra pas. C'est là que Lacan s'aperçut que Guattari lui opposait l'inconscient-machine de sa théorie du réel comme pure production de flux-coupures. Le loup était dans la bergerie et il montra les crocs à la mi-février 1972 quand *L'Anti-Œdipe* fit événement. Deleuze avouera dans *Pourparlers* que son Dehors était la masse des jeunes qui en ont marre de la psychanalyse. Je n'en ai pas marre d'être lacanien. Lacan tire la langue à l'usine à gaz du corps sans organes deleuzien lorsqu'il écrit dans « L'étourdit » ceci : « Il n'y a pas de rapport sexuel du fait que d'habiter le langage c'est aussi bien ce qui pour notre corps fait organe, organe qui, pour ainsi lui ex-sister, le détermine de sa fonction, ce dès avant qu'il la trouve, ce qui nous réduit à trouver que notre corps n'est pas sans autres organes et que leur fonction à chacun nous fait problème, ce dont se spécifie le dit schizophrène pris dans son hors-discours ⁴. » Notre corps n'est pas sans organes et c'est leur fonction à chacun qui nous fait problème, de ce que le langage, qui fait pour notre corps organe, la détermine. Deleuze et Guattari savent très bien que Lacan n'en est plus du tout à l'inconscient familialiste qui met le manque en conserve. Lacan en est, en 1972, à l'inconscient qui se jouit et qui ronronne comme le chat de la mère Michel, qui d'ailleurs l'a perdu sur l'air du *tradéridadéridéridé*. Il en est à tous ces signifiants jouis de *lalangue* que nous avons sur le bout de la langue et

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 29.

4. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 474.

dont il s'en faut d'un rien pour qu'ils sortent. *C'est lui, le mot joui, l'essaim de mots jouis que j'ai sur le bout de la langue, qui me la fait tirer, quand la langue, en un mot, me fait m'essouffler à tant courir après lui !*

Il y en a une qui n'a pas la langue dans sa poche, c'est la *pastoute*. La *pastoute* déborde. La *pastoute* est un hors-bord. Elle tire la langue hors bord. La *pastoute* se tient là plantée, avec sa langue érectile de caméléon qu'elle catapulte au-delà du phallus. Boris Vian a bien raison : la langue est un organe sexuel dont on se sert occasionnellement pour parler, après qu'elle a servi à bavocher au tout-petit. C'est Madame Edwarda. Georges Bataille *alias* Pierre Angélique la rencontre dans la nuit nue de la rue Saint-Denis, je cite : « Au milieu d'un essaim de filles, Madame Edwarda, nue, tirait la langue. » Hans Bellmer, qui a gravé 12 cuivres pour l'édition de 1965 rééditée en 2001 par Pauvert, la dessine avec cette langue dégoulinante de bave, que Bataille a placée juste après cette phrase : « La mort elle-même était de la fête, en ceci que la nudité du bordel appelle le couteau du boucher », sur une page intercalée entre les pages 34 et 37 dans une série de points de suspension (j'en ai compté quatre cent vingt-trois !). Vous saute aux yeux le sens blanc de ces points qui, sur le blanc du Vélín de Rives où les mots se dérobent, *tirent la langue à la pensée*, tant Bataille suffoque face au dire impudent de cette fille de joie obscène. Cette page remplie seulement de points face à la langue pendante d'Edwarda est un poème sans langue. Je pense à Ghérasim Luca ⁵, à sa *poésie sans langue* qui dynamite la lettre à coups de *poings-sons*. *La jouissance c'est du morse* : un chiffage fait que de traits et de points.

Il existe des *lignes sans points*. Elles constituent mathématiquement la bande à Moëbius. Elles dessinent les jardins à la française d'une topologie tirée au cordeau mais qui ne s'ordonnent pas sans qu'un *point hors ligne* y file à l'anglaise. Car si la topologie de « L'étourdit » nous en fait baver, c'est que Lacan y tire la langue au premier classicisme de son discours de Rome, lorsqu'il prenait soin de faire jardin à la française des voies ouvertes par Freud. Dans « L'étourdit », il est question de ce qu'il n'y a pas, le rapport sexuel. Mais il y est encore plus question de ce qu'il y a. *Ce qu'il y a, c'est le dire, le fait qu'on dise, l'événement qui a lieu de l'acte de dire*. Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. *Le dire, le fait qu'on dise qui, dans ce qu'on dit, reste oublié, c'est ce que l'analyse a à rappeler à l'existence*. Car de l'existence seul le dire est témoin. Le dire témoigne, d'y ex-sister, de ce qui n'est pas de la dit-mension de la vérité et qui touche au réel que toute la dire, la dire toute, c'est absolument impossible.

5. [↑](#) G. Luca, *La Poésie sans langue*, Paris, Éditions Corti, 2025.

Pourquoi je suis lacanien

J'en entends, dans les coulisses, qui disent : Lacan c'est daté, plus dans le coup. Et Freud alors, c'est daté ? Et Socrate, c'est daté ? Oui, ça date, ça date de demain la veille. Ils disent : on n'en est plus là. Mais on en est où ? Au *DSM 5* et aux TND, les troubles du neurodéveloppement. On en est aux réponses à tout et tout de suite, grâce à toi, ChatGPT. On en est à une sénatrice née à Toulouse, Jocelyne Guidez, qui, avec trois autres sénateurs, dépose un amendement pour dérembourser les actes de soins de « toute pratique se réclamant de la psychanalyse », de ce qu'elle ne dispose d'aucune validation scientifique, particulièrement pour soigner les TND. Ce qu'elle a dénoncé, devant le Sénat, c'est la validité du dire d'un psychologue se réclamant de la psychanalyse qui l'a personnellement touchée. De là sa haine des psys qui se réclament de la psychanalyse. Passons. De quoi je me réclame quand je vous dis que Lacan reste *redivivus*, revenu à la vie dans ma pratique ? Qu'est-ce qui dans ma façon de penser la psychanalyse me le fait dire ? D'où je le dis ?

Pour répondre, je rappelle à l'existence un épisode de mon aventure psychanalytique qui va vous faire remonter à la préhistoire... de notre école. Cela s'est joué à l'instant où un pari, *un quitte ou double qui valait d'être risqué, fut par moi à prendre*. À prendre sur quoi ? Sur l'amour pour Lacan *encore-là*, là où pour d'autres que je côtoyais, Lacan, c'était mort : ils l'avaient déjà liquidé et enterré. Je fus de ceux qui, en 1980-1981, alors que Lacan avait envoyé par le fond son navire École, voulurent poursuivre avec lui et son désir de *d'écoler*, de prévenir un nouvel effet de colle. Je vous parle d'un temps, comme le chante Charles Aznavour, que les moins de vingt ans, que dis-je ? de trois fois vingt ans au moins, ne peuvent pas connaître. Cela fait quarante-cinq ans ; j'en avais trente-quatre. C'était un an après la *dis-solution* par Lacan de son école, signée dans sa lettre du 5 janvier 1980 et lue par lui à la faculté de droit rue Saint-Jacques, le 8 janvier, avec tout le patatras qui s'ensuivit et qui fit se disloquer durant l'année 1980 et au-delà toute la communauté lacanienne. Je rappelle, en gros, le cours des événements rapporté dans *l'Almanach de la dissolution* ⁶. Lors du séminaire du 15 janvier 1980, Lacan fait appel au « tas de gens » qui, dit-il, ont « besoin de [lui] », qui « le croient assez pour le [lui] dire par écrit ». Je fus des Mille et plus à lui écrire le lendemain que je voulais poursuivre avec lui – je sus que ce jour-là Pierre Bruno, André Vals, Marie-Jean Sauret et quelques autres à Toulouse en firent de même. Et nous fûmes comme au rendez-vous des amoureux lors du bal de l'Opéra se retrouvant

6. [↑] *Almanach de la dissolution*, Paris, Navarin, coll. « Bibliothèque des Analytica », 1986.

quand ils laissent tomber leur masque : ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs. Lacan devint l'homme couvert de lettres. Il leur répondit, il me répondit. Il nous invitait, le 21 février 1980, à innover, « sous [s]on égide » disait le carton que je reçus, la Cause freudienne et à y éviter la colle assurée. Il fallait faire naître la contre-expérience de cette école « archi-finie » qu'était devenue l'École freudienne de Paris.

La contre-expérience capota. Son ultime conférence, Lacan la réserva à ses lecteurs d'Amérique latine, qu'il dira être ses élèves qu'il n'a pas élevés lui-même. Terminal Caracas, Lacan y inaugura le 12 juillet 1980 la première Rencontre internationale du Champ freudien. Cela le changeait du marécage parisien où, les dénonciations et diffamations allant de pire en pire, l'obscénité du groupe avait vite eu raison de la Cause freudienne. Car si Lacan avait cru pouvoir dissoudre sa pauvre école, c'était parce qu'il pensait qu'elle était par le dire de son enseignement nouée borroméennement et que son dire allait suffire à en dissoudre le lien ; il savait aussi, comme il le déclara le 15 mars 1980 devant les membres de son école une dernière fois réunis par lui à l'hôtel PLM Saint-Jacques pour en prononcer la dissolution juridique, que le groupe, en revanche, est impossible à dissoudre. Mon entreprise est désespérée, avait-il déjà dit dans « L'étourdit », « parce qu'il est impossible que les psychanalystes forment un groupe ⁷ », impossible qui en fonde le réel. C'est l'obscénité de ce réel du groupe comme impossible à dissoudre qui a eu raison de la proposition de la Cause freudienne comme Champ de contre-expérience.

Certains, qui l'avaient porté aux nues, voulaient, comme Jenny Aubry, traîner Lacan chez le neurologue pour diagnostiquer sa démence, son aphasie, son agraphie de Dejerine (Lacan n'arrivait plus à écrire). D'autres voulaient le traîner en justice. Le comble fut le revirement de l'homme par qui le scandale arrive, Charles Melman, le « traître absolu » pour Miller – pas du tout pour moi : dans une lettre du 7 décembre 1980, Melman découvrait le pot aux roses. Ne pouvant plus se taire sur la fraude que Miller, son analyste, lui avait avouée, Melman le fout dehors et révèle qu'il a aidé Lacan à écrire ses textes depuis le 5 janvier 1980 – la propension de Miller à phagocyter Lacan ira jusqu'à le faire s'attribuer ce qu'il a dit. Il est vrai qu'à la fête pour la dissolution juridique de son école à la Maison d'Amérique latine, le 27 septembre 1980, Lacan était ailleurs. Pourtant, le 19 janvier 1981, Lacan signait les statuts de la nouvelle École de la Cause freudienne. Sur ce, je me rendis chez Colette Soler qui en était la directrice adjointe pour l'interroger

7. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 474.

sur ce qu'il en était. Elle m'assura que Lacan avait toute sa tête et qu'il venait de lui signer un chèque pour l'École de la Cause freudienne.

C'est dans ce contexte de panique à bord et de *Delenda est Carthago* chez les millériens que, comme tous les Mille de la Cause freudienne, je reçus une lettre à en-tête de l'École de la Cause freudienne, 5 rue de Lille, signée de Lacan du 26 janvier 1981, où je lus ceci :

Voilà un mois que j'ai coupé avec tout – ma pratique exceptée. J'ai peu envie d'agiter ce que je ressens. Soit une sorte de honte. Celle d'un patatras : alors on en vit un, qu'il avait vraiment privilégié vingt ans et plus, se lever et lancer une poignée de sciure dans les yeux du vieux bonhomme qui... etc. L'expérience a son prix, car ça ne s' imagine pas à l'avance. Cette obscénité a eu raison de la Cause. Il serait bien qu'un rideau soit tiré là-dessus.

Et je lis :

Ceci est l'École de mes Élèves, ceux qui m'aiment encore. J'en ouvre aussitôt les portes. Je dis : aux Mille. Cela vaut d'être risqué. C'est la seule sortie possible – et décente. Un forum (de l'École) sera par moi convoqué, où tout sera à débattre – ce sans moi. J'en apprécierai le produit.

Je peux maintenant répondre à ma question. Pourquoi je suis lacanien ? Parce que j'ai *répondu* à deux *petites annonces*, en février 1980 et en janvier 1981 ! Les mots de la petite annonce du 26 janvier 1981, « ceux qui m'aiment encore », provoquèrent un tollé dans le milieu éruptif des lacaniens. Comment Lacan pouvait-il en appeler à ceux de ses élèves qui l'aimaient encore pour justifier le lancement de cette nouvelle école *qu'il disait n'être pas la sienne mais celle de ses élèves* ? Était-ce bien lui qui l'avait écrite ? N'était-ce pas Jacques-Alain Miller qui la lui avait soufflée ? Lacan avait-il perdu la boule ? Qu'importe, l'amour et l'école étaient bel et bien par Lacan liés. Ces mots, lorsque je les lus, me chavirèrent. Je l'aimais encore. Je refis le pari. Je répondis sur-le-champ à sa lettre du 26 janvier 1981 que je voulais entrer dans l'école de ses élèves qui l'aiment encore – je le lui écrivis sur-le-champ, moi qui six mois avant l'avais quitté. C'était un jour de l'été 1980, lors d'une séance renversante, qui fut la dernière. Ce jour-là, j'ai quitté Lacan, j'ai quitté son divan, j'ai quitté mon analyste, c'était fini ; je lui ai dit c'est fini, je ne reviendrai pas et il... m'envoya au tapis.

L'escapade

Faut dire, faut dire, comme tu dis Jacques, cher Jacques Brel quand tu chantes la Fanette, *qu'on ne nous apprend pas* ; Paris était désert et pleurerait sous juillet. Faut dire que, quand j'ai dévalé l'escalier du 5 rue de Lille, j'étais comme deux ronds de flan, seul, vraiment seul, sans Lacan, sans ce qu'il avait été pour moi, analysant, toutes ces années-là. Je savais que plus

jamais ça, plus jamais ces moments furtifs et fulgurants où, quatre fois par semaine, je lui disais je ne sais plus quoi mais qui était pour moi si essentiel, si vital, si incroyablement secouant. C'était la fin de tout cela. « Que reste-t-il de tout cela ? Dites-le-moi », chante Charles Trenet. De ce qui reste de notre amour, Didier Castanet nous parlera le 7 février. Ce qui me reste, je vous le dis. De tout cela reste le *transfer*, sans le *t* final, muet chu, lettre volée en éclats sur la voie ferrée du désir. Que reste-t-il de tout cela ? Je vous le dis : de tout cela reste mon chemin de fer d'analysant filant par le Trans-Europ-Express rouge du *Capitole* (ancêtre du *TGV inOui*) que je prenais chaque semaine, pour arriver à 5 heures 56 à Paris Austerlitz. De ce *transfer sans le t-là*, de sa lettre volée en éclats, reste un train nommé *la mourre de Lacan*. Même après avoir cessé de le prendre, ce train qui fonçait à 200 à l'heure, j'étais prêt à y aller, dans l'École dont il lançait le caillou-papier-ciseaux en ouvrant grand les portes à ceux qui l'aiment encore. Telle était l'offre : une nouvelle école, celle, qu'il adoptait, de ceux qui l'aiment *encore assez* pour monter dans le train en marche *sans lui qui sur le quai restait*.

Mais quel amour ? L'amour du père ! ? Du vieux père Lacan qu'on voulait ranger des voitures, mettre à la retraite comme président d'honneur de cette École freudienne de Paris qu'il avait fondée, dirigée et dont la clique à Dolto voulait maintenant prendre la barre ? On sait que Lacan s'y est jusqu'au bout obstinément refusé. Au contraire, Lacan a *père-sévère*. La contre-expérience ayant foiré, il a persévéré à vouloir une école de ses élèves... *qui l'aiment encore*. Mais l'analyse, objecterez-vous, ne vise-t-elle pas au contraire à bazarder l'amour pour ce père qui fait du névrosé un dévot ? L'offre de Lacan – c'en était une, pas une demande, c'était sa toute dernière, qu'il faisait ce 26 janvier 1981 et qui était : allez-y, faites une école digne du nouveau qu'il y a dans l'amour. Pas une école des fans de Jacques-Alain, de Colette ou de Pierre. Prenez ce risque. Faites *votre* école. *Plus la mienne, la vôtre*. Risquez, si vous m'aimez encore, risquez la chance qu'une amorce soit conquise pour réinventer encore la psychanalyse. C'est cette offre qui, là aujourd'hui encore, me fait le lire, me fait travailler ses séminaires, ses écrits. C'est elle qui me fait encore écrire pour demain la psychanalyse. Cet *encore* qui de lui me reste encore, c'est *son Nom dans Paris désert un mercredi de l'été 1980*.

Pourquoi, aujourd'hui encore, lacanien je reste ? Parce que pour moi Lacan n'est pas classé monument historique. Il ne le sera jamais. Mon désir d'enseigner la psychanalyse se motive du désir de rendre encore *redivivus* pour mes analysants ce que de lui j'ai appris. Si je l'avais quitté comme une vieille chaussette trouée qui n'a plus toute sa tête, si j'avais attendu qu'il crève pour que, de fait, mon analyse prît fin, là je dirais que j'ai mal, bien

mal fini mon analyse. Je n'ai pas attendu que le vent mauvais l'emporte. Ce jour-là, Autre à jamais, où je suis venu lui dire que je m'en vais, je savais ce qui m'attendait : qu'il me rembarre. Car le problème de la fin d'analyse n'est pas de savoir ce qui attend l'Autre, la mort, et de n'avoir qu'à attendre qu'elle arrive pour de la fin être enfin quitte. C'est de savoir ce qui, à la fin de son analyse, attend le sujet : la *scabeaustration*, la castration de l'escabeau, qui, écrit Lacan, « ne s'accomplit que de l'escapade ⁸ ». La *scabeaustration* ne s'accomplit que de l'échappée. On la dit belle pour dire qu'on a échappé de peu à un danger, qu'on s'est sorti d'une situation délicate. Une échappée belle se disait au jeu de paume d'une balle qu'on a manquée. Le mot escapade vient de l'italien *una scappata* ; on dit *fare una scappata a casa* pour dire faire un saut à la maison. Un cheval qui fait une escapade est, en équitation, un cheval qui refuse d'obéir. On dit qu'il fait un écart. L'inconscient est ce cheval qui fait des écarts, des écarts de langage qui vous désarçonnent, et l'analyse est une pratique de l'écart, d'accomplissement (*Erfüllung*) des écarts de *lalangue*. Ce jour-là où ça s'est accompli, je ne l'ai pas échappée belle, je n'ai pas manqué la balle. Pour l'escapade, il fut grand, très grand l'écart que ma fin d'analyse me fit faire. Une analyse ne se finit pas sur une échappée belle. Si *scabeaustration* elle opère, la marche d'escabeau qu'elle fait louper ne s'accomplit que de l'escapade... borroméenne, qui ne réussit qu'à passer par le bon trou. On le sait d'expérience, il y a des nœuds auxquels on ne loupe pas, des nœuds qu'on se fait au bout de la langue, à commencer par ceux qu'analysant on se fait dès que, sur le divan, on vient se dire, à simplement tenter de suivre la règle fondamentale. Lacan, c'est sûr, c'était l'escapade à chaque séance. Qu'on n'échappe pas au réel de l'écart est ce que j'ai appris de *la mia scappata*.

Je retiens, dans l'après-coup de mes escapades, deux choses de mon analyse avec Lacan et de ses séminaires que j'ai suivis pendant toute mon analyse. Un : de la structure on ne prend pas la poudre d'escampette. Deux : tout ne s'apprend pas de la pratique. C'est la thèse de « L'étourdit ». *Il y a ce qui ne s'apprend pas de la pratique et qui est la structure. Ce qui de la structure s'apprend passe par la topologie*. N'oublions pas qu'en grec *mathema* désigne « ce qui s'apprend ».

Pratique de ce qui se dit et pratique du dire

Certes, la psychanalyse est une pratique, une pratique et pas une science, mais elle n'apprend pas tout au psychanalyste. Avoir de la pratique, avoir de la bouteille comme on dit, ne lui suffit pas pour se sustenter dans

8. [↑](#) J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 567.

le discours analytique. La psychanalyse est une pratique de bavardage qui prend au sérieux ce qu'on dit dans une psychanalyse. Ce qu'on y dit nous apprend bien des choses sur ce que c'est que parler et sur les effets de réel du parler. La pratique nous apprend avant tout ce qu'est la clinique psychanalytique et ce sur quoi elle s'appuie, à savoir d'abord la clinique psychiatrique et la nosographie que les psychiatres, principalement français et allemands du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, ont construites. La pratique nous confronte à la clinique du cas et à ses types que sont la névrose, la psychose et la perversion, tels que Freud en a différencié les mécanismes, le refoulement, la forclusion et le démenti.

Mais alors, qu'est-ce que Lacan entend par « la structure » quand il nous dit que c'est ce qui ne s'apprend pas de la pratique ? Il est clair qu'on ne peut pas confondre la structure avec les structures cliniques du triptyque freudien qui, elles, s'apprennent de la pratique. Si elle ne s'apprend pas de la pratique, de quoi, d'où s'apprend-elle ? Lacan le précise page 478 de « L'étourdit ». Elle s'apprend de ce qui « n'est pas théorie » et qui est « [s]a topologie », laquelle « doit tenir compte de ce que, coupures du discours, il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine. »

Déplions la formulation. *Il y a ce qui ne s'apprend pas de la pratique, qui n'est pas pour autant théorie et qui, pour Lacan, s'apprend de sa topologie, la sienne : c'est la structure*, dont il vient de dire, deux pages avant, page 476 : « La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage. » Il y a dans le langage du réel, un impossible qui se fait jour grâce, Lacan le dit en ces termes, à « ce dire qu'est ma topologie » : ce réel, c'est ce qu'on appelle la structure. La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage et ce réel s'appréhende, soutient Lacan, *grâce au dire* de sa topologie. C'est par la topologie des grottes que les parlants habitent depuis l'aube de l'humain que le réel de la structure qui se fait jour dans le langage s'appréhende.

Il nous faut dès lors distinguer *deux sortes de pratiques* : la *pratique du dit*, qui est la pratique de la clinique psychanalytique en tant qu'elle porte sur le dit, ce qui se dit dans une analyse ; et la *pratique du dire* qu'est pour Lacan sa topologie. La pratique du psychanalyste est alors à concevoir comme une pratique du dire et de la coupure que la topologie enseigne. Lacan parle, page 486 de « L'étourdit », de « la topologie de notre pratique du dire », dont le réel passe par « le dire de Cantor », celui par lequel s'explique que le transfini impair des tours de la demande, qui se répète, se boucle sur le tore de la névrose du double tour de la coupure du désir. Une topologie, une science des trous, des organisations de trous que sont le tore, le cross-cap, la bande de Möbius, la surface de Boy et la bouteille

de Klein, se nécessite donc pour rendre compte de ce réel. Elle n'est pas à poser, comme l'est la théorie, d'un au-delà du réel. Elle doit rendre compte de l'opération psychanalytique sur ce qui fait l'étoffe de l'expérience. Plus précisément, elle doit rendre compte, expliquer, justifier de ce que, des coupures du discours, il y en a de telles qu'elles *modifient la structure*. Là est le point capital. Il s'agit de rendre compte des modifications de la structure que permet l'interprétation conçue comme coupure du discours, coupure dont la fermeture a pour effet de modifier la structure, précisément la structure du fantasme. *La structure, celle du fantasme, est donc modifiable, et cette modification, si elle a lieu, détermine l'issue de l'analyse telle que Lacan la conçoit comme ce virage du passage à l'analyste dans ce qu'il appelle la passe.*

Mais alors, me direz-vous, comment se fait cette coupure, comment la fait-on dans la pratique, dans le concret d'une séance ? Je réponds : je n'en sais fichtre rien. *Il n'y a pas de savoir-faire de la coupure.* Car elle ne relève pas du procédé technique dont on peut établir le processus ; elle ne nécessite pas l'acquisition d'une compétence, elle ignore le calcul, le mode opératoire : elle procède de l'acte, là où l'analyste *ne pense pas*. Il n'y a pas de mode d'emploi pratico-pratique ou pratico-théorique de la coupure ; elle ne s'apprend ni sur le tas, ni au tableau noir. Que le bistouri de l'acte *ait ou n'ait pas opéré le fantasme* ne s'authentifie que par ses effets dans le dispositif de la passe où c'est le *tour double du dire* des deux passeurs qui du réel seul témoigne. Son opération sur la structure requiert un peu de topologie.

La question à présent est la suivante : quelle est cette modification de la structure dont rend compte la topologie en tant qu'une certaine coupure la modifie ? Lacan considère, d'une part, que la structure est modifiable et qu'une psychanalyse a pour visée finale de la modifier. Et d'autre part que c'est la topologie, elle seule, qui, par une coupure dont elle est à même de rendre compte, peut la modifier. *Quelle est cette coupure qui peut modifier la structure ?* La modification de la structure correspond, dans la théorie mathématique des surfaces appelée Analysis Situs, à la distinction faite par Poincaré entre deux *variétés* de surfaces, les surfaces *unilatères* et les surfaces *bilatères*. Ainsi, sur la surface du cross-cap, qui n'a qu'une face et qu'un bord, on peut opérer deux sortes de coupures se fermant sur elles-mêmes autour de sa singularité centrale. Ou bien on opère une coupure à double tour qui la sépare en deux parties hétérogènes : l'une, qui garde une seule face et un bord, est la bande de Möbius du sujet ; l'autre, à double face, est le *kopeck* du désir dont le pile est symbolique et le face est imaginaire. Ou bien, par une autre coupure qui, d'un tour cette fois unique, transforme tout le cross-cap en Janus à double face de l'objet *a*, c'est le sujet

qui alors se voit bifront. Cette modification topologique de la structure par la coupure de l'interprétation qu'opère l'acte psychanalytique correspond à ce que Lacan appelle, dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École », le *virage* où le sujet voit *chavirer* l'assurance qu'il prenait de son fantasme. La passe est le champ opératoire de ce « chavirement » de l'assurance que prend le désir dans le fantasme. Ce virage passe par l'*extériorisation* topologique de l'objet *a*. La psychanalyse prend sa valeur d'opérer cette *extériorisation*, dont Lacan se fait, par le dire de sa topologie, l'extracteur. Elle te révèle ce à quoi, noctambule, tu tournes le dos, ton *Extérieur nuit*, celui que chante pour toi Bernard Lavilliers, *toi le rôdeur qui cherche un blues dans la rue des Lombards, toi qui as une poussière dans l'œil, toi qui t'en tires toujours en ricanant, toi qui t'en vas dans les poubelles, belles, belles.*

Faire jardin à la borroméenne

Lacan signe étonnamment son texte « Belœil, le 14 juillet 72 ». Sui-vent ces lignes curieuses en guise de colophon, que je vous lis : « Belœil où l'on peut penser que Charles 1^{er} quoique pas de ma ligne, m'a fait défaut, mais non, qu'on le sache, Coco, forcément Belœil, d'habiter l'auberge voisine, soit l'ara tricolore que sans avoir à explorer son sexe, j'ai dû classer comme hétéro –, de ce qu'on le dise parlant. » Le diable est dans les détails. Belœil est le nom du somptueux château en Belgique de la famille des princes de Ligne, dont le prince Charles-Joseph de Ligne, que Lacan nomme étrangement Charles 1^{er}, est l'auteur de *Coup d'œil sur Belœil* publié en 1781. Il était un passionné de jardins et il a créé, à côté des célèbres jardins à la française de ce château, un parc dans le style anglais. Mais ce nom Belœil n'est pas qu'un nom de lieu, c'est aussi « Coco, forcément Belœil », l'ara tricolore de l'auberge voisine, dont Lacan dit qu'il n'a pas eu besoin d'explorer son sexe pour le « classer hétéro – de ce qu'on le dise être parlant. » Il me plaît d'imaginer Coco, forcément Belœil, qui tire la langue et hurle en boucle « Jaco ! Jaco ! y'a pas d'rapport sexuel !!! »

Jean-Claude Milner ⁹ a interprété la coloration nationale de ce post-scriptum (le 14 juillet, fête nationale, l'ara tricolore) en identifiant Charles 1^{er} à de Gaulle (en la ligne duquel Lacan dit ne pas se reconnaître), Coco Belœil aux cocos du PCF qui ne voit que d'un œil et n'écoute que la voix de son maître, et le perroquet parleur tricolore à la France qui parle aux Français, La France qui, comme La femme, n'existe pas. Milner dit que Charles 1^{er}, Coco et l'ara hétéro de sa sexuation sont borroméennement noués à quatre

9.  J.-C. Milner, « Lacan à l'envers d'un post-scriptum », *Le Diable probablement*, n° 9, 2011, p. 78-84.

par le signifiant « jardin à la française », que Lacan, dans « L'étourdit ¹⁰ », dit avoir dix ans pris soin de faire. Sans ce « à la française » tout se défait. Milner interprète ce post-scriptum comme un adieu de Lacan à ses efforts de faire jardin à la française. Le voici qui est en train de passer à un faire jardin à la... borroméenne.

Qu'on en rie

Une page avant, Lacan évoque Démocrite d'Abdère (encore un qui date), le philosophe du temps de Matusalem qui légendairement tirait la langue au réel. Il pensait que, le réel étant ce qu'il est, dénué de sens, il vaut mieux en rire. Il est l'inventeur de l'atomisme, le premier à avoir dit que l'atome est cet insécable bout de réel radical impossible à couper. Lacan y parle du *den*, un néologisme grec que Démocrite extrait de *méden*, le mot grec qui veut dire *rien*. L'atome c'est *den*, *même pas rien*. Lacan en avait déjà parlé le 12 février 1964, dans le *Séminaire XI* ¹¹. Ce n'est pas le *méden* qui est essentiel, c'est le *den* : quelque chose entre l'être et le non-être, « peut-être rien, mais pas rien ». Il n'y a pas de place pour l'ontologie chez Démocrite, sa recherche est *dé-ontologique*. C'est ce qui intéresse Lacan, une *dé-ontologie* de l'analyste qui se fait un devoir de désêtre : il a à se faire *rien*, ou *presque* – petit *a*. L'atome est ce *peut-être rien mais pas rien* dont le scandale ontologique fait rire Démocrite. C'est « le passager clandestin dont le clam », écrit Lacan (*clam* en latin signifie « à l'insu de »), « fait maintenant notre destin ». Lacan refait, dans notre langue, le *joke* de Démocrite retirant le *mé* de *méden* : il envoie par-dessus bord le *n* de la lettre finale du mot « rien » par où s'entend l'interjection exclamative *hein !* qui dans sa chute ou son chut ! – comme le *t* muet du transfert – vole en éclats... de rire. Qu'on rie de Coco Belœil, qu'on rie d'Edwarda, deux hétéros à la langue bien pendue. Lacan tire la langue aux psittacisants de l'auberge voisine où l'on sert du Lacan « à la française ». On en sert tellement que, ironise Lacan, « on movalise depuis un moment à perte de vue ».

Qu'on rie du « même pas rien » qu'est la cause de tout ça qui fait qu'on est comme on est, ça pourrait être ça, finir son analyse. Non que du *wallou* on rie aux éclats comme le vampire affamé de la pub décalée pour Deliveroo. Non, on finit à la fin par en pouffer. *Une lettre manque pour écrire le rien de l'être qui manque au texte du monde*. Tu en pouffes à la fin de savoir que le monde est ce que tu as passé ta vie à refaire chaque nuit,

10. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 457.

11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 61-62.

« Oh ! forcené, qui tous les soirs jusqu'au bout de la nuit garde l'espoir, l'espoir d'une autre vie », chante encore Bernard Lavilliers, « – Encore une heure on sait jamais ! – Le jour se lève et t'y peux rien. » La folle cruauté du petit matin, c'est elle qui, ô forcené de la nuit, te tire la langue...

Pour lire l'inconscient il ne suffit pas de se lever tôt. Avec l'inconscient, on est dans la brume d'un petit matin blême, qu'il soit celui où l'on se lève ou celui où l'on se couche après une nuit blanche. Qui cherche à lire dans le brouillard tire la langue. Sauf un Japonais qui dans sa langue a une expression formidable pour dire ça : *Kûki wo Yomu*, qu'on traduit par « lire l'air ¹² ».

Lire l'air de ce qui se dit dans ce qui s'entend est ce à quoi l'analyste s'emploie. De ce qui *se lit dans l'air* de Fukushima il est l'obligé.

Voilà.

12. [↑](#) Je remercie Xavier Doumen de me l'avoir appris.